

## Colette Soler

### Considérations sur *lalangue*, et les langues

*Lalangue* écrite en un mot, assonante avec la lallation selon Lacan, constituante de chaque inconscient, est toujours singulière, résultant de la rencontre de la parole avec le corps. Rien à voir avec les divers idiomes et les dictionnaires qui en sont les trésors.

Ces langues, Lacan en dit qu'elles sont du bois mort, que toute langue dite vivante parce que encore en usage est déjà une langue morte, autrement dit le cimetière de toutes les jouissances vivantes, qui ayant fait mot s'y sont déposées. Le dictionnaire, si précieux pour s'exprimer, et on sait combien Lacan en a fait cas, eh bien c'est un sanctuaire où sont déposés les restes de ceux qui furent – non les restes de corps mais des mots et sentences qu'ils ont émis. De là, on peut dire que tous les puristes de leur langue, tous ceux qui veulent la protéger des assauts, des remaniements venus des vivants avec leurs modes de jouissance en remaniement constant, tous sont... des nécrophiles.

Quand Lacan affirme que dans les discours il y a une barrière entre la production de la jouissance et la vérité de la jouissance, thèse connue, que nous dit-il, en d'autres termes ? Que tout sujet pris dans un discours est bilingue, puisqu'il n'y a pas de jouissance que la langue n'ordonne. D'un côté la langue commune qui véhicule des plus-de-jouir partagés, propres à une époque, qui fait le sens dit commun sans quoi il n'y a pas de société, de l'autre côté *lalangue* privée de la vérité des sons inconscients qui n'est pas faite pour la communication.

Une langue en tant qu'idiome n'est pas étrangère à la géographie, elle a bien des quartiers qui ne se distinguent pas seulement par les accents, mais par les langues qui s'y inventent, en tant que véhicules des jouissances. Elles ne sont pas toujours châtiées, notamment parce qu'elles recueillent les premiers comme les derniers mots du dialogue, ceux de l'insulte : gros mots, onomatopées, raccourcis, abréviations, injures violent quotidiennement la langue dématernalisée que l'on apprend à l'école. « Nique ta mère », qu'ils disent, les dits illettrés des dites banlieues. La formule peut

s'avérer plus insurrectionnelle qu'il n'y paraît. Alors, les puristes jouent aux effarouchés, quoiqu'ils aiment aussi à s'encanailler car il faut bien payer son tribut à la chair que la lettre mortifie. Ils sont sincères, d'ailleurs : une faute de grammaire, une virgule de trop ou de moins, un mot impropre, une locution écorchée les affectent authentiquement, cf. Joyce qui en a si fortement témoigné. Mais que signifie cette souffrance ? C'est qu'à maltraiter la langue on touche à leur objet à jouir, qu'ils élèvent donc la langue dématérialisée au rang de la chose, *das Ding*, le corps de leur plus-de-jouir majeur.

Rien à redire certes à ce placement de la pulsion, sauf quand il se fait impérialiste, voire inquisiteur. Alors se révèle combien tout débat sur la langue est un débat sur le pouvoir. On ne peut donc pas à la fois applaudir quand Klemperer étudie la langue du nazisme et ignorer qu'une langue, fût-ce celle que l'on aime, est toujours liée à un type de pouvoir. On le savait par la colonisation où le conquérant entre avec sa langue, et aussi par la résistance des langues dites régionales contre l'impérialisme des nationales, mais on ne le sait pas moins quand, projet plus positif, l'alphabétisation se met au service de l'assimilation. C'est au point parfois que celui qui aime sa langue ose à peine la défendre par crainte de trop brandir le glaive.

C'est qu'une langue engage des façons de vivre la pulsion – ce que l'on appelait autrefois les mœurs. Pas étonnant donc qu'au moment où nous sommes, les gendarmes de *lalangue* soient le plus souvent les mêmes qui, de leur voix, entretiennent la grande déploration sur le déclin. De fait la langue est pour chacun la matière, la *motière* à jouir dont il est fait. Que l'on y touche et le voilà menacé. Comme quoi d'ailleurs la crainte de la castration se joue bien au-delà du rapport primaire à la maman de nos jeunes années.

L'inconscient, lui, est *analphabète*. Il n'a pas d'orthographe, pas de grammaire (cf. *Les non-dupes errent* <sup>1</sup>), mais un lexique, toujours privé, qui s'impose de « l'une bévue » dont les lettres ignorent les chaînes de la grammaire. Je comprends de là, et pour la première fois, cette remarque de Lacan disant que dans le français, cette langue dont on n'en finit pas de vanter la précision et la rigueur, il y a un trop de grammaire ! Et qui ne sait que la grammaire, qui de ses métonymies fait le lit de la jouissance, préside au sens, au sens que l'on voudrait... commun ? Ici s'ouvrirait le chapitre de ce que fait la littérature. Nous citons souvent le propos de Lacan disant que le psychanalyste n'a pas à en remonter à l'artiste, qu'il devrait plutôt en prendre de la graine. Oui, quand c'est un écrivain, puisque tous deux font

du verbe leur instrument, mais pour quoi faire ? Littérature, ou ce qu'en fit Joyce selon Lacan, fin de la littérature ? La question reste en suspens.

*Mots-clés : langues mortes-vivantes, impérialisme, lalangue.*

---

1.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, 1973-1974.